

Villes, territoires, réversibilités : pas à pas.

Lise Serra, architecte, doctorante en urbanisme et aménagement au CRH, Lavue UMR CNRS 7218

Le progrès n'est plus tout à fait l'avenir. C'est le constat qui est fait aujourd'hui. La civilisation industrielle, technique et technologique se trouve face à une question fondamentale : et demain ? C'est l'incertitude du lendemain et notre position aujourd'hui que questionnent Martin Vanier et Franck Scherrer à travers ce colloque intitulé « Villes et territoires réversibles ». Ils proposent de reformuler cette question à travers le terme de « réversibilité ». Le progrès comme une course en avant dans un temps linéaire, caractérisé par son irréversibilité, portait des valeurs très positives de vie meilleure, plus longue, plus belle, plus égalitaire. Et pourtant la vie n'est pas encore partout plus belle, plus égalitaire ni plus longue. La notion de développement durable remet en cause la course au progrès et propose de poser la question du lendemain différemment. Mais que se passe-t-il si on renverse les valeurs fondamentales d'une société ? Que se passe-t-il si on envisage le progrès irréversible comme porteur de mort et d'inégalité, de vie moins belle ? Chacun a apporté des réponses très variées, adaptant cette notion nouvelle à sa propre discipline, chacun reconstruisant sa position sur des valeurs mouvantes et instables pour imaginer ce que sera demain.

Franck Scherrer introduit le colloque par deux postulats : Le premier porte sur l'état actuel des choses : « Un des fondements de la pensée moderne quant à l'action collective fut, comme condition historique du progrès, de produire de l'irréversibilité. » Le second entrevoit une évolution en cours : « L'injonction au développement durable porte en germe la promotion du principe inverse : agir de façon équitable afin de ne pas obérer les capacités des générations futures à conduire leur propre développement » ce qui revient à « agir de façon réversible. » Mais « Qu'est-ce qui peut instituer la réversibilité comme fondement de l'action collective, de l'aménagement de l'environnement bâti ? » Cette question se pose dans un contexte où, d'après Luc Gwiazdzinski « il est difficile de vivre » et où cependant le rapport Brundtland nous enjoint à un développement durable et équitable. La notion de réversibilité peut aider à réfléchir autrement, décaler la pensée, revoir les processus, poser des questions. En considérant que le futur est incertain, que le progrès n'est plus la seule réponse à l'évolution du monde, peut-on encore planifier le futur ? Pour quoi, comment ? Les approches présentées au colloque sont rassemblées ici en trois parties : la réversibilité projetée, la réversibilité analysée et la réversibilité imaginée.

La réversibilité projetée

La réversibilité se façonne, se réfléchit, à des moments variés du projet. Que signifie la notion de réversibilité au moment de la décision ? Comment un processus d'action peut-il être réversible ? Est-ce qu'une action peut être réversible ?

Processus de décision

« Les territoires sont dessinés à l'encre des grandes opérations des plans d'aménagement et au crayon dans l'épure. »

Chloë Vidal, d'après Pierre Massé¹

Marquer un temps d'arrêt pour penser la réversibilité (Luc Gwiazdzinski). Selon Nadia Arab un processus de décision irréversible est un processus dans lequel on convient de ne pas revenir sur les choix antérieurs. Au contraire, un processus de décision réversible autorise la remise en cause des choix faits et ce jusqu'à la matérialisation de ces choix. Elle insiste sur cette notion de choix. Quel pilotage pour quels possibles et quels choix ? À travers une étude de deux processus de décision emboîtés mais néanmoins différenciés : le réseau de tramway de Strasbourg et la ligne B du tramway de Strasbourg, elle montre deux logiques de décisions qui peuvent s'affronter. Dans le cas du réseau, la refonte complète de la réflexion a été nécessaire et réalisée dans un temps long alors que la ligne B a été décidée, dessinée, construite et inaugurée en un temps très court pendant lequel aucun retour en arrière n'était rendu possible. Nadia Arab pointe la gestion de l'incertitude. Quelles sont les incertitudes que l'on choisit de lever, quelles sont celles que l'on choisit de laisser ?

Une deuxième illustration de la réversibilité dans le processus de décision est proposée par Franck Scherrer présentant le travail de François Grether à Lyon dans le quartier de la Confluence. Le choix a été fait de dessiner le moins possible, de poser une trame et de dessiner les parcelles centrales laissant le plan autour dans une grande indétermination. Le projet construit ne ressemble pas aux premiers plans. C'est une forme de sérendipité², une ouverture aux possibles. Cette notion de sérendipité a été débattue comme étant, oui ou non, une forme de réversibilité. Cette notion est très à la mode actuellement, elle implique une attitude d'ouverture au monde et de modestie qui renouvelle l'attitude dominante de l'homme dans son environnement portée par l'idée de progrès. Cependant elle a été en partie écartée du débat car elle ne porte pas de notion d'éthique ou de choix politique qui a semblé très tôt être un point important de la notion de réversibilité.

¹ « Il faut des parties à l'encre dans les plans d'aménagement - de grandes opérations irréversibles et des périmètres de protection. Mais il faut aussi du crayon dans l'épure et de la flexibilité dans l'esprit. C'est seulement ainsi que nous ferons la part des surprises des choses et celle, plus importante encore, des initiatives des hommes. » (BERGER et al., 2012, p.187). Les citations en début de paragraphe sont issues des débats pendant le colloque.

² « La Sérendipité est le don, grâce à une observation surprenante, de faire des trouvailles et la faculté de découvrir, d'inventer ou de créer ce qui n'était pas recherché » -VAN ANDEL et BOURCIER, 2009).

Si la réversibilité peut se penser dans le processus de décision du projet, peut-elle aussi se traduire à travers un processus d'action ?

Processus d'action ?

« La réversibilité est un processus qui produit du changement et de la cristallisation dans des temps et des spatialités multiples, créant du lien et de l'échange »

Benjamin Pradel

« Piloter la réversibilité dans le projet urbain » est pour Franck Scherrer le « dernier orgueil de l'urbaniste ». Il s'appuie au départ sur les pratiques du projet industriel qui instituent une logique d'apprentissage faisant converger les acteurs et les temporalités. Les travaux de Christophe Midler montrent les étapes du projet industriel : laisser ouverts les possibles, réduire les degrés de liberté puis augmenter les connaissances et enfin imposer la matérialisation de la décision, donc l'irréversibilité. Cette évolution linéaire du projet est rendue possible dans le projet industriel par une échéance fixée dès le début du projet et un ensemble d'acteurs qui sont en majorité salariés de la même entreprise. La transposition de ces méthodes dans le pilotage de projet urbain est rendue difficile par le flou qui peut exister dans l'échéance finale du projet et par la diversité des maîtres d'ouvrage. Franck Scherrer convoque ensuite Reinhart Koselleck et Paul Ricoeur et leur récit du temps, l'« espace d'expérience » et l'« horizon d'attente ». Ces notions ont été essentielles à la réflexion sur la réversibilité. Penser la réversibilité dans le temps pose la question du récit et propose une catégorie narrative, une manière de se raconter notre rapport au monde enrichie. Pour Franck Scherrer, la notion de réversibilité permet de reconstruire un horizon d'attente commun en réfléchissant aux espaces d'expériences desquels nous pouvons apprendre, dans lesquels nous pouvons puiser pour inventer le présent.

Le processus d'action, l'action en train de se faire, vu sous l'angle de la réversibilité, devient un récit : l'action en train de se faire est racontée et c'est ce récit qui permet aux hommes d'envisager ensemble l'action et la construction d'un futur commun.

Action, actions

« Il y a deux choses qui menacent le monde : le réversible et l'irréversible. »

Philippe Cabane, d'après Paul Valéry,

« Il y a deux choses qui menacent le monde : l'ordre et le désordre. »

Est-ce que la réversibilité peut être un outil d'action, un outil de la production de la ville menant à des développements inédits, souhaitables ou non, question posée par Philippe Estèbe en ouverture de la table-ronde ? Martin Vanier recherche une transaction entre villes et territoires, entre ressources et sociétés. Comment penser la réversibilité dans

un monde d'actions avec ses dimensions spatiale, économique et sociale ? Cette question a trouvé une réponse forte du côté des artistes et des projets artistiques dans la ville. En menant des actions qui décalent, qui offrent à voir la ville autrement, les artistes proposent une réversibilité de l'action dans la ville.

Ville éphémère, ville malléable, Luc Gwiazdzinski propose d'intégrer différemment la question du temps dans la ville et les territoires, comme une ressource au même titre que l'espace ou l'énergie. Il utilise différentes figures proposant l'hybridation des temps, des espaces et des mobilités. Il réclame le droit à l'expérimentation pour les villes, cherche un nouveau vocabulaire d'action. Maud Le Floc'h invite des regards et des capacités artistiques dans la fabrication de la ville, elle prône une culture partagée de la ville, cherche à anticiper la ville à travers des actes artistiques, des œuvres urbaines et des actes publics. Elle pointe du doigt le changement de société qui passe du ou au et. L'enjeu du développement urbain se situe là, dans la capacité à faire une ville du et. La question de la co-instrumentalisation de la ville et de l'artiste est posée. Philippe Cabane présente son projet NT/AREAL, action non territoriale par lequel un espace délaissé a été approprié temporairement et est devenu un haut-lieu de fabrication de la ville, un laboratoire d'idées et un lieu d'usages urbains variés et heureux. Ce type d'action extrêmement énergivore pour ses porteurs insuffle des possibles nouveaux, différents et infuse dans la ville d'aujourd'hui en train de devenir ville de demain. Enfin Philippe Chaudoir utilise les figures de ville flexible, ville fragile pour réhabiliter l'éphémère, capable de marquer durablement notre mémoire et de participer à la construction contemporaine du sens et de la signification. La performance urbaine permet peut-être d'alléger le poids de la ville héritée et nous donne le temps de penser demain. Sur un autre registre, François Lorfeuvre parle de la rénovation urbaine et pose la question de la réversibilité urbaine dans les actions de rénovation urbaine. Selon lui, l'Agence Nationale de la Rénovation Urbaine a permis de financer sur un long terme de gros projets de rénovation donnant ainsi l'opportunité d'agir et de réfléchir.

Agir pour réfléchir ? La réversibilité analysée révèle un faisceau de possibles, d'actions existantes ou directement envisageables qui prennent en compte leur impact dans leur environnement pour imaginer, évaluer, concevoir les projets.

La réversibilité analysée

Cette deuxième partie passe au crible de la réversibilité des notions d'urbanisme et d'économie : la structure et la trame, les villes « rétrécissantes » et les villes abandonnées, les friches et enfin la notion de réversibilité en entreprise.

« La réversibilité on y est, on la veut, donc on la questionne »

Philippe Estèbe

Structure et trame

La question de la structure, de la trame pose la question de ce qui ne bouge pas quand tout bouge. Cette question a été abordée trois fois dans la semaine, par Philippe Panerai sur trame et territoire, par Franck Scherrer en débattant sur infrastructure lourde ou construction légère et par Monique Eleb qui a présenté l'évolution de l'habitat et l'adaptabilité de l'habitat aux situations changeantes des ménages.

La trame permet de penser les villes fondées sur une structure puissante qui voit les histoires courtes défilier. La trame est invariable, seul le bâti est temporaire, variable, évolutif. Par l'étude des trames viaires Philippe Panerai montre que la notion de ville nouvelle n'est pas nouvelle, que les Romains utilisaient le *cardo* et le *decumanus* pour créer des villes nouvelles qui étaient à cette époque des centuriations romaines. Son étude des bastides en France montre l'évolution des villes dessinées sur une trame urbaine orthogonale. Il y a une relation forte entre tracé et évolution des villes. Les villes évoluent dans des grandes mailles divisibles pour accueillir toutes les fonctions d'une ville, entre le fixe, le stable et le changeant. Philippe Panerai s'appuie sur la théorie de Richard Hoggart (1970), sociologue anglais : tout changement pour réussir doit s'appuyer sur la permanence. L'idée de structure forte d'une ville est reprise par Franck Scherrer posant la question de l'obsolescence de la ville, de la durabilité des équipements. Faut-il construire léger et réversible ou lourd, structurant et irréversible ? Est-ce que c'est la ville qui évolue dans ses structures – par exemple métro ou tramway ? – ou est-ce que les structures doivent pouvoir évoluer avec la ville ?

Enfin Monique Eleb présente les expérimentations d'un habitat qui peut être agrandi ou rétréci (le familistère de Guise et ses possibilités d'habiter un nombre variable de pièces au cours de la vie) selon les évolutions de la famille, les logements sur plan libre avec les services réunis sur une bande servante, permettant une flexibilité très grande des typologies de logements. Elle constate cependant que ces inventions visent à mettre en scène ce qui pourrait être le slogan du 20e siècle : « ensemble mais séparément ». Elle est aujourd'hui en veille constante pour analyser dans l'architecture contemporaine les solutions inventées pour répondre à ces questions de flexibilité et d'évolutivité de l'habitat.

Villes rétrécissantes, villes abandonnées

Les figures de villes décroissantes dérangent l'ingénierie urbaine occidentale qui n'a pas d'outils pour les penser. On sait gérer la croissance, mais comment gérer la décroissance ? Comment planifier une décroissance subie ? Marcus Zepf présente les villes rétrécissantes de l'Allemagne de l'Est qu'il a étudiées dans le cadre d'une recherche commandée par le PUCA (Zepf, 2008). Pour lui, la ville rétrécissante est un épiphénomène, un cycle de la ville, et le déclin urbain est un processus toujours existant mais qui se déplace sans cesse. Le déclin est ici issu de facteurs multiples aux niveaux local, macro-local et national s'amplifiant les uns les autres : contexte difficile de réunification, baisse démographique, vieillissement

général de la population, déplacement des centres économiques, baisse d'attractivité des territoires. Le rapport pour le PUCA montre l'évolution des propositions qui ont été mises en œuvre en Allemagne de l'est, de la démolition massive à une réhabilitation plus fine que portent les habitants qui résistent pour continuer à vivre là où tout le monde part. Marcus Zepf montre quelques initiatives récentes pour sensibiliser les habitants à la question du rétrécissement de la ville, pour questionner les potentiels existants, réfléchir à tous les types d'habitants vivant sur le site et affiner les offres de service public et privé, sur le rôle de la nature, l'animation socio-spatiale de l'espace public, la mise en scène de friches urbaines.

Le film de Florent Tillon « Détroit ville sauvage » montre Détroit, ville anciennement riche aujourd'hui abandonnée. De grands immeubles à la gloire du fordisme et de l'industrie lourde sont vides, la végétation a envahi les rez-de-chaussée et les toits d'immeubles, de profonds dysfonctionnements sociaux marquent ces lieux de non-droit dans lesquels quelques optimistes essaient de construire de nouveaux modes de vie. Ce film pose la question de la réversibilité, propose à travers les entretiens d'habitants des débuts de réponse dans l'organisation des groupes, dans la volonté de quelques-uns de faire revivre cette ville.

Friche, vacance, chantier

Lauren Andres nous propose d'étudier le temps de la mutation comme un temps propre à l'urbanisme contemporain. Elle questionne les politiques publiques en France et à l'international et introduit la notion de résilience comme clé du développement des villes. Comment construire une action publique résiliente sur le moyen et le long terme (Secchi, 2000a) ? Les friches sont les témoins de l'évolution socio-économique des villes. Le temps de la friche est un temps de veille qui permet de prendre en compte ce qu'il y avait avant, ce qui a contribué à l'identité du lieu, pour penser la phase d'après, pour faire du projet urbain. Sa thèse montre que travailler pendant le temps de la friche permet de faire émerger des possibles et induit un processus de réversibilité avec des visions croisées, économiques, sociales et culturelles. Les acteurs investis dans ces mutations peuvent être variés : artistes, promoteurs, habitants ou encore propriétaires des lieux. Pour Lauren Andres, le temporaire n'est pas subi, c'est une clé de flexibilité. Il faut savoir tirer profit des acteurs du temps de veille comme une richesse de la ville flexible. L'enjeu pour les urbanistes est de trouver des consensus entre les acteurs temporaires et les acteurs décisionnaires. Luc Gwiazdzinski ajoute à la liste des territoires en veille les espaces vacants, les chantiers, les ruines. Autant de lieux où la réversibilité est apparente.

Réversibilité et entreprises

La réversibilité est une ressource rare dont les acteurs essaient de s'emparer. Nous assistons aujourd'hui à la guerre du mouvement, ce n'est pas le plus fort qui gagne mais le

plus rapide, le plus flexible³. C'est ainsi que Frédéric de Coninck introduit son exposé. Son expérience de sociologue en entreprise lui a permis de mesurer l'évolution des modèles économiques, la délocalisation des machines et des hommes, l'ajustement mensuel des données économiques mondiales et les hommes forcés à suivre les machines. Les hommes sont au service de la flexibilité de l'entreprise. On est très loin des horizons d'attente ouverts de Paul Ricoeur. Il pose la question : « la réversibilité : qui la manie, qui en profite, qui la subit ? »

Pierre Veltz élargit cette question et propose de travailler la réversibilité du monde économique et des villes. Il analyse les changements actuels comme étant issus de quatre processus forts : un dégroupage généralisé des activités, d'un point de vue organisationnel et géographique ; un passage de l'externalisation classique, *outsourcing* au *crowdsourcing* en posant des questions au plus grand nombre notamment à travers internet ; un monde globalement plus écologique et enfin une tendance commune de structuration par le mouvement des hommes plutôt que par le mouvement des capitaux (classement des villes les plus attractives par exemple). Les villes sont très bien adaptées à cette nouvelle techno-économie. Les risques sont bien ceux pointés par Frédéric de Coninck : une inégalité sociale et spatiale forte. Un monde d'hyper-flexibilité n'est pas un monde qui permet du bien commun. La tendance actuelle est à la flexibilité vide, sans projet. Une flexibilité qui serait orientée vers des projets et qui serait structurée par des choix et des débats démocratiques de fond permettrait d'éviter ces risques et d'envisager une société de demain socialement et économiquement viable.

La réversibilité est une notion applicable à des concepts anciens de flexibilité, d'évolution des villes qui pose de nouvelles questions de gouvernance, de choix politiques et sociaux. La question de patrimoine, de trace, et de constructions nouvelles autour, dans, sur ces traces est posée par la notion de réversibilité. Les exemples cités par les intervenants montrent l'importance du choix. Des possibles existent. Quels choix fait-on dans la structuration d'une ville, dans l'évolution d'une ville dont la démographie diminue ou dans les projets de réutilisation des friches ? L'éclairage du monde économique et des systèmes de management internes aux entreprises montre une des évolutions possibles de la notion de réversibilité vers une notion sans éthique suivant un choix politique de société libérale. Il est alors nécessaire d'imaginer la réversibilité que l'on souhaite, de rêver pour agir.

La réversibilité imaginée

Imaginer la réversibilité ou penser autrement. C'est ce qu'Alain Bourdin nous propose en développant trois idées : raisonner du conséquent à l'antécédent ou raisonner « à rebours » ; construire les ignorances à partir d'une pensée de l'avenir et penser la ville et

³ Dans un groupe de campeurs attaqués par un ours, il n'est pas nécessaire de courir plus vite que l'ours, il suffit de courir plus vite que l'un des campeurs.

les territoires par la dialectique de l'envers et de l'endroit. Alain Bourdin convoque Charles Sanders Peirce, Karl Popper, Umberto Eco, Barney G. Glaser et Anselm L. Strauss(2010) pour nous aider à raisonner par abduction, et Jean-Yves Authier, François Ascher et Stéphane Tonnelat pour penser l'envers et l'endroit des villes. L'objectif d'Alain Bourdin est de redonner de la vigueur à la pensée de la ville à partir de la mise en cause d'hypothèses qu'on ne discute jamais comme par exemple la réalité évidente de la ville. Réfléchir aux instruments que nous pouvons utiliser pour penser la ville et les territoires permet de remettre en question les bases des études sur la ville.

Futurs possibles, souhaitables, haïssables

« Trop de réversibilité tue la réversibilité ! »

Philippe Panerai

Philippe Estèbe note que « réversibilité » n'est pas l'antonyme de « irréversibilité » et que la cyclicité n'est pas non plus la réversibilité. On ne peut pas revenir à un hypothétique point de départ. La réversibilité c'est peut-être les ramifications qui permettent à plusieurs futurs d'advenir. En suivant cette réflexion, la multiplication des futurs possibles à l'infini n'est pas non plus gage de mieux vivre ensemble. Pour s'extraire de cette dimension logique occidentale du temps avec un avant, un maintenant et un après alignés dans l'ordre sur une flèche du temps, Edith Heurgon cite François Ascher et Bruno Latour qui permettent de penser la modernité autrement. L'élargissement du champ d'expérience par la découverte d'ailleurs temporels et spatiaux nécessite la capitalisation de ces ressources pour réellement laisser le passé ouvert et disponible aux futurs. Édith Heurgon utilise la prospective partagée comme activité de synthèse et d'ouverture. C'est une démarche de connaissance pour l'action qui permet de comprendre les tensions et imaginer ces tensions comme créatrices de lien sur des échelles de temps courtes et longues.

Partager, une place pour l'autre

La figure de la réversibilité dans les politiques publiques et spécialement urbaines implique une posture critique face à des mutations longues. C'est ce que nous explique Dominique Royoux. C'est aussi l'accueil et l'utilisation des compétences habitantes dans la gestion des projets, en amont (concertation, participation) comme en aval (habitants comme relais de publicité pour un territoire). L'aménagement de l'espace passe aussi par l'aménagement du temps afin de proposer une nouvelle synchronisation des temps individuels et collectifs. Laisser de la place pour soi et pour l'autre, dans le temps et dans l'espace.

La question de la réversibilité pose aussi la question de la représentation et des usages. C'est ce que Patrick Braouezec indique en parlant de deux niveaux de réversibilité : sur le long terme un territoire est « mutable », « transformable » et sur le court terme les espaces publics peuvent offrir des usages partagés aux différentes heures de la journée, forme de

réversibilité quotidienne. La décision politique est celle de la règle, ce qui est ou doit être réversible et ce qui ne doit pas l'être ou ne l'est pas. Le temps de la réflexion, la réversibilité dans le processus de décision de cette règle est l'enjeu des politiques publiques.

Le travail de Philippe Mouillon, artiste plasticien, se situe dans la réversibilité imaginée, rêvée et presque réalisée tellement ses œuvres offrent le monde en partage. Il re-dramatise l'espace public, travaille le récit. Ses œuvres laissent la place à l'autre, aux autres, écrivains, habitants, photographes du monde entier. En s'ouvrant ainsi, il enrichit notre espace d'expérience et nous permet d'imaginer un horizon d'attente plus vaste où chacun à sa place.

Enfin Chloë Vidal propose d'appréhender la réversibilité comme le pouvoir du mouvant, qui permet d'agir en se laissant surprendre, d'énoncer des futurs incertains. On se déprend pour se reprendre. La réversibilité est une mise en mouvement qui crée du temps social, elle offre des choix possibles à l'homme capable. La réversibilité pose la question de l'éthique de l'action, en ouvrant le passé elle ouvre le futur, mais à quoi et à qui ? Le principe de précaution et d'audace permet d'envisager par le prisme de la réversibilité un rapport au futur couplé au rapport de l'homme à sa « capacité » (Sen, 2000) pour envisager l'homme complexe et libre.

Définitions

Plusieurs définitions de la réversibilité ont été avancées dans la semaine : la réversibilité qualifie, dans les sociétés développées, la relation que l'on construit avec les futurs de la même manière que le patrimoine est devenu le filtre de notre relation avec le passé (Franck Scherrer).

La réversibilité est une donnée avec laquelle nous devons composer pour comprendre et travailler la transformation permanente des territoires et des modes de vie. Pour Philippe Estèbe, elle implique une volonté, une ouverture au monde caractérisée par une sorte de sérendipité. Mais la réversibilité sans éthique peut aussi recréer des inégalités fortes, une réversibilité qui ne serait profitable qu'à certains. Pour Aurélie Delage c'est un mode d'action et un rapport au passé, au présent et au futur.

Pour moi, la notion de réversibilité résonne clairement dans les processus de décision et de programmation des espaces. Se laisser le droit à l'erreur, le droit à revenir sur une décision prise et qui, après réflexion, est reconnue par tous comme mauvaise ou moins bonne qu'une autre. La partie beaucoup moins claire est la confrontation entre réversibilité et réalité construite. Est-ce que réhabiliter, transformer, réutiliser, c'est de la réversibilité ? Est-ce que toute chose construite est par essence même irréversible dans son être au monde physique, dans sa matérialité ?

Enfin, la notion de réversibilité dans la mise en récit d'un moment présent qui pose la question de l'avant et de l'après est une notion riche de sens pour analyser un travail en

cours et penser un travail à venir. Est-ce que ce qu'on fait aujourd'hui, avec nos connaissances actuelles des choses et avec les moyens actuels à notre disposition permet de la réversibilité ? Cette question méritait d'être posée dans le domaine de l'urbanisme, de l'aménagement et de l'architecture.

Cet article fait la synthèse du colloque *Villes, territoires, réversibilité*, sous la direction de Franck Scherrer et Martin Vannier, qui s'est tenu du 4 au 10 septembre 2010 au centre culturel international de Cerisy-la-Salle. Il est publié dans SCHERRER Franck, VANIER Martin (2013), *Villes, territoires réversibilité*, Paris, Hermann, p. 11-23